BnF Gallica

Vues et paysages des régions équinoxiales / recueillis dans un voyage autour du monde, par Louis Choris, avec une [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Choris / Louis / 1795-1828 / 0312. Vues et paysages des régions équinoxiales / recueillis dans un voyage autour du monde, par Louis Choris, avec une introduction et un texte explicatif. 1826.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A 2 Chorès (L.) Vues et paysages des Régions Equinoxiales 12° to 22° 257
I.R.

U6
211

VUES ET PAYSAGES

DES

RÉGIONS ÉQUINOXIALES,

RECUEILLIS

DANS UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR LOUIS CHORIS,

Pouvant servir de suite au Voyage Pittoresque autour du Monde.

EN SIX LIVRAISONS,

Composées chacune de quatre Planches.

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE DESCRIPTION DES PLANCHES.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ :

L'AUTEUR, RUE NEUVE-DE-SEINE, N° 68;
JULES RENOUARD, RUE DE TOURNON, N° 6;
TREUTTEL ET WURTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;
MÊME MAISON, A LONDRES ET A STRASBOURG;

ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 23;
MAZE, RUE DU COLOMBIER, N° 9;
BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60;
MÊME MAISON, A LONDRES.

M. DCCC. XXVI.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.

10335

VUES ET PAYSAGES

DES

RÉGIONS ÉQUINOXIALES.

VUES ET PAYSAGES

DES

RÉGIONS ÉQUINOXIALES,

RECUEILLIS

DANS UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR LOUIS CHORIS,

AVEC UNE INTRODUCTION ET UN TEXTE EXPLICATIF.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N° 5.

M. DCCC. XXVI.

DÉDIÉ

A MONSIEUR LE BARON

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

A Sa Majesté

l'Empereur de toutes les Russies,

Roi de Pologne, etc., etc.

Sire,

Heureux d'avoir fait accepter à Votre Majesté Impériale et Royale l'hommage de mon Ouvrage intitulé Vues et Paysages des Régions Equinoxiales, *je m'empresse de lui exprimer ma vive*

reconnaissance de ce bienfait signalé, et de sa munificence, dont elle a daigné me donner des marques. Puisse mon travail gagner le Suffrage du Monarque éclairé qui règne sur ma Patrie ! Ce sera ma récompense la plus douce et la plus agréable. Je fais sans cesse des Vœux pour la conservation des Jours du Prince père de ses Peuples et ami des Arts, qui signale son Règne en s'occupant du bonheur de tous ses Sujets.

Je suis avec un très profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très humble & très obéissant Serviteur,

Louis Choris.

Paris, le 5 Février 1837.

INTRODUCTION.

Au mois de juillet 1815, le brig le Rurik, commandé par le capitaine Otto de Kotzebü, partit de Pétersbourg pour un voyage de découverte autour du monde. A peine âgé de 20 ans, je suivis en qualité de dessinateur cette expédition, dont les frais furent faits par M. le comte de Romanzoff, chancelier de l'empire Russe, dont les sciences et les arts viennent récemment d'avoir à déplorer la perte.

Pendant le cours de ce voyage qui dura trois années, tous les objets qui frappèrent ma jeune imagination et mes yeux, furent recueillis et dessinés par moi, tantôt avec le loisir que permettait un séjour prolongé, tantôt avec la rapidité qu'exigeait une courte apparition.

Dans le premier ouvrage que j'ai publié à Paris, sous le titre de *Voyage pittoresque autour du Monde*, j'ai reproduit principalement les portraits caractéristiques des peuples visités par le Rurik, sans oublier les habitations, les armes, les instrumens de musique et ornemens des sauvages; et quelques-uns des paysages et des vues que j'avais dessinés.

Dans les 105 planches lithographiées qui composent cet ouvrage, se présentent comme occupant les premiers rangs, plusieurs objets d'histoire naturelle, honorés de descriptions savantes par M. le baron Cuvier, M. Kunth et M. Valenciennes; M. Adelbert de Chamisso, mon ami, naturaliste de l'expédition, m'a permis d'y joindre des dessins qu'il avait tracés avec une vérité remarquable et accompagnés de notes très intéressantes.

M. le docteur Gall n'a pas cru indigne de ses observations les cranes humains que je lui avais rapportés du voyage, et a bien voulu que je joignisse ses descriptions à mes dessins.

Je saisis avec empressement cette occasion de témoigner publiquement ma reconnaissance à ces illustres savans, qui ont daigné m'encourager dans mes travaux; et en prêtant à mes premiers essais l'appui de leur nom et de leur plume, ont assuré à mon ouvrage un succès que je n'eusse jamais osé espérer.

Ce n'était qu'en tremblant que j'avais entrepris la publication de mon *Voyage pittoresque autour du Monde,* c'est avec le même sentiment de défiance que j'offre aujourd'hui au public un nouvel ouvrage qui ne se recommande que par l'intérêt qu'inspirent les pays lointains et peu connus, et des sites dont l'aspect est si différent de ceux de nos climats. Les paysages situés sous le beau ciel des Tropiques, avec leur végétation gigantesque, presque toujours verte, presque toujours chargée de fleurs et de fruits, ne ressemblent en rien aux paysages de nos pays, où les longs hivers suspendent et paralysent les ressorts d'une

nature qui semble fatiguée et vieillie. Quel immense intervalle dans la chaîne végétale, entre le palmier des contrées équinoxiales et les lichens des régions voisines des pôles!

Mon voyage pittoresque autour du monde, a été loin d'épuiser mes cartons, je retrouve dans celles de mes études que je n'ai point encore publiées, les élémens du nouveau travail que j'entreprends.

Ce sont des dessins caractéristiques de chaque pays, avec la végétation et les animaux qui les distinguent.

Cette entreprise m'a été inspirée par la lecture de l'immortel ouvrage de M. le baron de Humboldt, *les Tableaux de la Nature* Je n'ai point la présomption de croire que mes efforts puissent répondre aux desirs de cet illustre auteur; mais j'offrirai dans mes *Vues et paysages des régions équinoxiales*, ce que j'ai pu observer et recueillir dans un âge qui réclame quelqu'indulgence, et avec un pinceau encore novice. Je prie le public de ne pas juger avec trop de sévérité ces nouveaux essais, et de me conserver un peu de la bienveillance qu'il a généreusement accordée à mes premiers efforts.

Voici le morceau du livre de M. le baron de Humboldt, dont je viens de parler; je sens que mes copies seront bien pâles auprès des tableaux tracés par la plume de ce génie observateur, je ne rendrai que bien imparfaitement aux yeux, ce qu'il peint si admirablement à l'imagination.

« Qu'il serait intéressant et instructif pour le peintre de paysages, l'ouvrage qui représenterait les seize formes principales de végétaux, d'abord isolées, puis en contraste les unes avec les

autres. Quoi de plus pittoresque que les fougères arborescentes, qui au Mexique, étendent leurs feuilles d'un tissu léger, au-dessus des chênes à feuilles de laurier? Quoi de plus charmant qu'un massif de bannaniers ombragé par des bambous? C'est à l'artiste qu'il appartient d'anatomiser ces groupes eux-mêmes; sous sa main, le grand tableau de la nature se décomposera en quelques traits simples; comme dans les écrits des hommes tous les mots se résolvent en quelques caractères primitifs.

« C'est sous les rayons ardens du soleil de la zone torride, qui se déploient les formes les plus majestueuses des végétaux. De même que dans les frimas du nord, l'écorce des arbres est couverte de lichens et de mousses, de même entre les tropiques, le cymbidium et la vanille odorante, animent le tronc de l'anacardium et du figuier gigantesque. La verdure fraîche des feuilles du pothos, contraste avec les fleurs des orchidées, si variées en couleur. Les bauhinia, les grenadilles grimpantes et les banisteria aux fleurs d'un jaune doré, enlacent le tronc des arbres des forêts. Des fleurs délicates naissent des racines du Theobroma, ainsi que de l'écorce épaisse et rude du calebassier et du gustavia. Au milieu de cette abondance de fleurs et de fruits, au milieu de cette végétation si riche et de cette confusion de plantes grimpantes, le naturaliste a souvent de la peine à reconnaître à quelle tige appartiennent les feuilles et les fleurs; un seul arbre orné de paullinia, de bignonia et dendrobium, forme un groupe de végétaux qui, séparés les uns des autres couvriraient un espace considérable.

« Dans la zone torride, les plantes sont plus abondantes en sucs, d'une verdure plus fraîche, et parées de feuilles plus grandes et plus brillantes que dans les climats du nord. Les végétaux qui vivent en société, qui rendent si monotone l'aspect des campagnes de l'Europe, manquent presqu'entièrement dans les régions équatoriales. Des arbres deux fois aussi élevés que nos chênes, s'y parent de fleurs aussi grandes et aussi belles que nos lys. Sur les bords ombragés de la rivière de la Madelaine, dans l'Amérique méridionale, croît une aristoloche grimpante, dont les fleurs ont quatre pieds de circonférence; les enfans s'amusent à s'en couvrir la tête.

La hauteur prodigieuse à laquelle s'élèvent sous les tropiques, non-seulement des montagnes isolées, mais même des contrées entières, et la température froide de cette élévation, procurent aux habitans de la zone torride un coup-d'œil extraordinaire. Outre les groupes de palmiers et de bananiers, ils ont aussi autour d'eux des formes de végétaux qui semblent n'appartenir qu'aux régions du nord. Des cyprès, des sapins et des chênes, des épines-vinettes et des aulnes qui se rapprochent beaucoup des nôtres, couvrent les cantons montueux du sud du Mexique, ainsi que la chaîne des Andes sous l'équateur. Dans ces régions, la nature permet à l'homme de voir, sans quitter le sol natal, toutes les formes de végétaux répandues sur la surface de la terre; et la voûte du ciel qui se déploie d'un pôle à l'autre, ne lui cache aucun des mondes resplendissans.

Ces jouissances naturelles et une infinité d'autres, man-

quent aux peuples du nord. Plusieurs cristalisations et formes de végétaux, surtout les plus belles, celles des palmiers et des bananiers, les graminées arborescentes, et les mimosas dont le feuillage est si finement découpé, leur restent inconnues pour toujours. Les individus languissans que renferment nos serres chaudes, ne peuvent donner qu'une faible image de la majesté de la végétation de la zone torride; mais le perfectionnement de nos langues, la verve brûlante des poètes, et l'art imitateur des peintres, nous ouvrent une source abondante de dédommagemens.

Notre imagination y puise les images vivantes d'une nature exotique. Sous le climat rigoureux du nord, au milieu de la bruyère déserte, l'homme solitaire peut s'approprier ce que l'on a découvert dans les régions les plus éloignées, et se créer ainsi dans son intérieur un monde, qui, ouvrage de son génie, est comme lui libre et impérissable.

La traduction française des *Tableaux de la nature* est de M. Eyries qui a bien voulu revoir le texte de mon premier ouvrage.

L. Cherie.

Imp. Lith. de F. Mol.

Vue de la Ville de S.te Cruz, sur l'Ile de Teneriffe.

VUES ET PAYSAGES

DES

RÉGIONS ÉQUINOXIALES

RECUEILLIS

DANS UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

VUE DE LA VILLE DE SANTA-CRUZ (ÎLE DE TÉNÉRIFFE.)

PLANCHE I.

Ce fut le 27 octobre 1815, après midi, que nous aperçûmes le pic de Ténériffe; nous en étions alors éloignés de plus de 100 milles marins. Dans les temps chauds et secs des mois de juillet et d'août, cette montagne est rarement visible d'aussi loin. On la découvre, au contraire, à une distance extraordinaire dans les mois de janvier et de février, quand le ciel est légèrement couvert, et immédiatement après une pluie abondante, ou bien peu après. M. de Humboldt a expliqué d'une manière très satisfaisante pourquoi cette montagne se distingue moins souvent de très loin que les sommets des Andes, qu'il a eu l'occasion d'observer si long-temps. « Le piton, ou pain de sucre, qui termine le pic, dit ce savant, réfléchit sans doute beaucoup de lumière à cause de la couleur blanchâtre de la pierre ponce rejetée par le cratère; mais la hauteur de ce petit cône tronqué ne forme qu'un vingt-deuxième de la hauteur totale. Les flancs du volcan sont couverts, ou de blocs de laves noires et scorifiées, ou d'une végétation vigoureuse, dont les masses renvoient d'autant moins de lumière, que les feuilles des arbres sont séparées les

unes des autres par des ombres d'une étendue plus considérable que celle de la partie éclairée. »

Le pic de Teyde s'élève à 1905 toises au-dessus du niveau de la mer; il occupe, avec les montagnes qui forment sa base, la partie sud-ouest de l'île de Ténériffe. Lorsque Christophe Colomb se préparait à découvrir le Nouveau-Monde, il vint, au mois d'août 1492, mouiller au pied du rocher qui, dans la nuit, vomit des flammes abondantes. Ce phénomène, qui frappa d'étonnement tous ceux dont les yeux le contemplèrent, ne put-il pas être regardé comme le présage du plus grand évènement dont les fastes de la navigation aient conservé le souvenir?

L'aspect de Santa-Cruz n'est pas très gai : sur une plage étroite et sablonneuse, des maisons d'une blancheur éclatante et à toits plats, et à fenêtres sans vitrage, sont adossées à un mur de rochers noirs, taillés à pic et dénués de végétation. C'est sur la plage voisine du fort Saint-Nicolas que, dans le débarquement tenté par les Anglais, au mois de juillet 1797, l'amiral Nelson eut le bras emporté par un boulet.

Quoique le pic ne puisse pas se développer dans toute sa grandeur, lorsqu'on le voit de la rade de Santa-Cruz, cependant son aspect est encore très majestueux lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois. Au point du jour, son piton seul est visible; son cône se projette sur un fond du bleu le plus pur; et la pierre ponce, éclairée par les premiers rayons du soleil, reflète une lumière rougeâtre; peu à peu cette lumière devient du blanc le plus éclatant, et, trompés par cette apparence, les voyageurs croient que le pic est couvert de neige.

Santa-Cruz est une ville assez jolie; c'est le rendez-vous de tous les navires européens qui vont au sud de la ligne. Le terrein qui l'entoure n'offre qu'un petit nombre de palmiers et de bananiers gambaris; ces végétaux, dont les cimes s'élèvent au-dessus des murs de la ville ou des jardins qui l'entourent, annoncent à l'Européen un climat nouveau et des productions différentes de celles auxquelles il est accoutumé.

Brésil.

VUE DE LA CÔTE DE BRESIL

VIS-A-VIS DE L'ÎLE DE SAINTE-CATHERINE.

PLANCHE II.

Quand on pénètre dans le canal qui sépare l'île de Sainte-Catherine du continent, on se croit, au premier aspect, transporté au milieu d'une nature encore sauvage. Les hautes montagnes qui s'élèvent des deux côtés sont couvertes, jusqu'à leur sommet, de la végétation la plus riche; ce n'est qu'à leur pied que nous aperçûmes les travaux de l'homme récemment établi dans ces solitudes.

Sur la côte du Brésil, vis-à-vis de l'île de Sainte-Catherine et près du fort de Santa-Cruz, nous vîmes un de ces essais de colonie. Un Portugais y a construit quelques cabanes avec les bois que lui ont fournis les arbres gigantesques des forêts voisines. Près des habitations, croît le bananier qui, dans ces climats heureux, fournit une nourriture abondante et toujours assurée, que nulle part on n'a encore rencontré poussant spontanément, et qui se multiplie avec une facilité merveilleuse; des orangers entourent les bananiers, et sont également le produit de l'industrie humaine. Partout, dans ces régions, l'homme environne sa demeure de ces beaux arbres, dont les fruits superbes ont une douceur dont on ne peut se faire une idée, lorsque l'on n'a goûté que ceux qui sont apportés dans la partie froide de l'Europe tempérée.

Les ananas sont un don de la nature dans les pays équinoxiaux. Ici ils étalent leurs dons précieux mêlés aux bihaï *(heliconia)*, dont la forme se rapproche de celle du bananier, et qui a des feuilles assez grandes et d'une consistance assez forte pour remplacer celles de ce végétal dans la couverture des maisons. Des jatropha aux feuilles découpées et au suc laiteux, des cactus aux feuilles épineuses et aux fleurs jaunes, des yuccas qui, par leur tronc nu et leurs feuilles rassemblées à son sommet, rappellent les palmiers; des épidendrum qui, reconnais-

sables à leurs feuilles grasses et à leurs belles fleurs, couvrent les rochers; telles sont les plantes que l'on distingue sur le premier plan du tableau.

Le paysage est animé par le toucan de Para, que distingue son bec énorme et sa poitrine couleur de feu ; par le martin-pêcheur aux teintes éclatantes qui, de même que celui de nos pays, se suspend sur la branche d'un arbre voisin des eaux, pour y guetter sa proie; par des vautours-aura qui cherchent, sur le bord de la mer, des débris de corps organisés dont ils débarrassent le sol; enfin, par un serpent qui rampe sur le rocher au milieu des touffes d'épidendrum.

VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ILE DE SAINTE-CATHERINE.

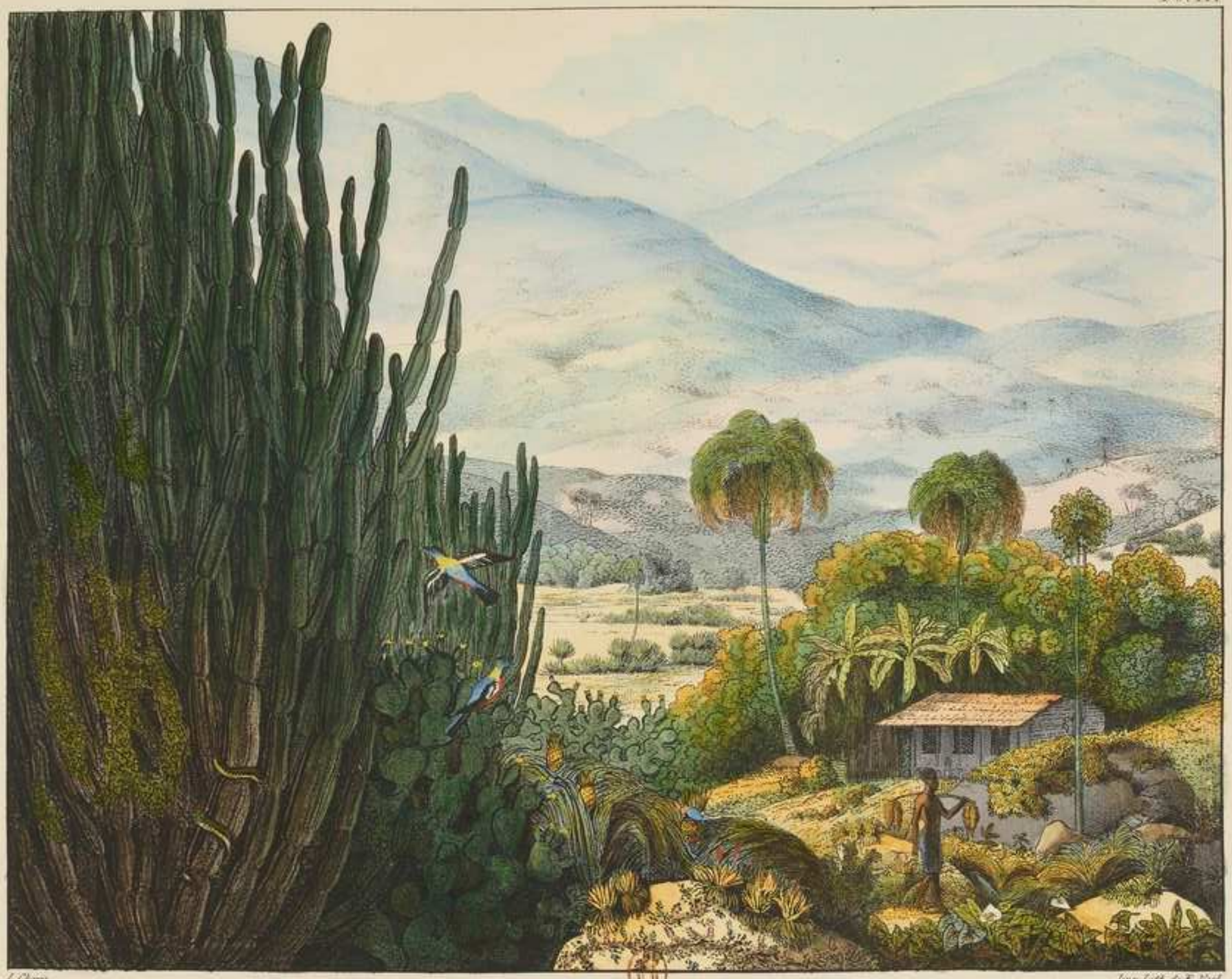
(BRÉSIL.)

PLANCHE III.

En s'avançant dans l'intérieur de l'île de Sainte-Catherine, on est saisi d'admiration en voyant la variété, la force et les dimensions gigantesques des végétaux qui, sur un espace assez resserré, recouvrent le sol.

L'habitation de l'homme est ombragée d'orangers et de bananiers: plus loin s'élèvent des papayers qui, dans cette île, deviennent très grands et qui portent des fruits de la grosseur et de la figure d'un petit melon; et des cocos romanzov dont la tige élancée surpasse celle des autres arbres. Les rochers sont tapissés d'épidendrum; les ananas croissent au milieu des arum que distinguent leurs fleurs de couleur blanche. Le cactus opuntia compose de simples buissons au pied du cactus colossal dont les tiges nombreuses s'élancent comme des colonnes et forment des groupes de la physionomie la plus bizarre.

Le serpent s'entrelace autour de ces tiges pour guetter sa proie. Le



L. Choris

Imp. Lith. de F. Arnd.

Vue dans l'intérieur de l'Ile de Ste Catherine (Brésil)

L. Choris.

Ile de Ste Catherine (Brésil)

couroucou à ventre rouge, le manakin aux couleurs brillantes, habitent de préférence ces lieux peu fréquentés. Un Nègre transporte, aux deux extrémités d'une longue perche, des régimes de banane.

Aux pieds des montagnes les moins élevées, coule une petite rivière qui parcourt l'île dans sa longueur; ses bords sont garnis de plantes de la famille des aroïdes, reconnaissables à leurs feuilles sagittées, digitées ou allongées, mais toujours avec des veines très grosses ; les yucca et d'autres plantes dont la physionomie est roide, croissent dans la plaine.

Au-delà des hautes montagnes du fond, qui sont partout ornées de la plus riche végétation, l'on trouve la ville de Nossa Senhora de Destero, capitale de l'île; elle est située sur la partie la plus resserrée du canal qui sépare Sainte-Catherine du continent.

VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ILE DE SAINTE-CATHERINE.

(BRÉSIL.)

PLANCHE IV.

De quelque côté que l'on porte ses pas dans l'île de Sainte-Catherine, l'on y découvre toujours de nouvelles occasions de s'extasier à la vue de l'inépuisable fécondité de la nature. Les forêts impénétrables qui couvrent les montagnes se prolongent partout où la culture n'arrête point leurs progrès, et renferment des végétaux dont les formes sont aussi variées que remarquables par les traits qui caractérisent leurs différences.

A gauche du tableau, s'élève le coulequin *(cecropia peltata)*, arbre d'une trentaine de pieds de haut qui se rencontre dans plusieurs contrées de l'Amérique méridionale et dans les Antilles; ses feuilles grandes, portées sur de longs pétioles, sont larges d'un pied et plus, vertes et

rudes en-dessus, blanchâtres et cotonneuses en-dessous; agitées par le vent, elles produisent à chaque instant, dans leur masse, un changement de couleur qui récrée la vue. Sur les branches de cet arbre, croissent diverses plantes parasites, d'autres s'entrelacent autour de son tronc; il forme, à lui seul, un groupe de végétaux qui, séparés les uns des autres, couvriraient un espace considérable.

Partout on revoit les plantes propres à ces climats fortunés; les épidendrums et d'autres orchidées, les bromeliacées et les pipéridées entourent les rochers. Les cactus et les fougères s'emparent des espaces sablonneux.

On rencontre assez souvent, dans les lieux écartés, le tupinambis, ou monitor du Brésil *(lacerta toguixin)*, grand lézard très agile qui vit également sur terre et dans l'eau, et qui se nourrit d'insectes, de coquillages, de poissons et de petits quadrupèdes. On dit même qu'il mange aussi des fruits et des œufs d'oiseaux et de reptiles, surtout ceux des crocodiles.

Parmi les habitans de l'air, un des plus beaux de ces contrées est l'ara bleu, dont le dessous du corps est d'un jaune d'or pur. Ces superbes oiseaux, de même que tous ceux du genre auquel ils appartiennent, ne volent point en troupes comme les autres perroquets; ils se tiennent ordinairement par paires; on en voit rarement six ou huit ensemble. Ils s'agitent et crient lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un. Ils se tiennent, de préférence, sur les grands arbres, et choisissent les plus hauts pour se percher, sans cependant monter à leur cime. Les fruits des palmiers et des arbres sauvages des forêts, forment leur nourriture.

L. Choris del.

Lith. de Bouh. dirigée par Rel. aîné et Cie.

Vue de la Côte de Brésil, vis à vis de l'île de Ste Catherine.

VUE DE LA CÔTE DE BRÉSIL

VIS-A-VIS DE L'ÎLE DE SAINTE-CATHERINE.

PLANCHE V.

La côte méridionale du Brésil est très haute; les montagnes s'élèvent en amphithéâtre depuis le bord de la mer, mais jamais jusqu'au point où la végétation cesse; de sorte que, revêtues de la verdure la plus riche, sous un climat tempéré et d'une douceur extrême, elles offrent, dans toutes les saisons, un coup-d'œil ravissant.

Placées dans les gorges qui çà et là coupent ces montagnes, les habitations humaines offrent des sites que l'imagination la plus brillante ne réussirait pas à créer plus beaux qu'ils ne le sont dans la réalité. Près du bord de la mer croissent les bananiers, les cactus et les ananas, au-dessus desquels s'élancent les papayers et les cocotiers. Les orangers forment des bois touffus, dont la verdure éclatante est rehaussée par la couleur dorée des fruits de ces beaux arbres. Sur la croupe des monts on cultive le maïs, plante utile que le Nouveau-Monde a donnée à l'ancien.

Vers la fin du jour les nègres, pour se délasser de leurs travaux pénibles, se réunissent et dansent : partout où cette race d'hommes habite, elle se livre avec passion à ce divertissement. L'orchestre est simple; un danseur joue du tambour de basque, et accompagne ainsi ses pas et ceux d'une ou deux danseuses, tandis qu'un des spectateurs frappe sur un tambourin en attendant le moment où il le quittera pour aller figurer à son tour en tenant le tambour de basque.

VUE DE LA VILLE DE TALCAGUANA

ET DU PORT DE LA CONCEPTION.

(CHILI.)

PLANCHE VI.

La baie de la Conception, la meilleure du Chili, et la plus grande de l'Amérique méridionale sur le grand Océan, est de forme quadrangulaire, et ouverte au Nord. La côte, au Sud et à l'Ouest, est formée par un promontoire qui part du continent, et se prolonge en se courbant et décrivant un coude: chaque côté de la baie a environ trois lieues de long. La côte est tapissée de petits arbres de la famille des myrtes, qui donnent au pays un aspect bien agréable pour le navigateur, habitué, depuis plusieurs semaines, à ne voir que l'Océan.

Talcaguana, située dans l'angle sud-ouest de cette belle baie, est une ville chétive, avec un fort en ruines : c'est le port de la ville de la Conception. Du sommet des hauteurs qui sont au Sud on découvre toute la baie, où souvent les baleines viennent annoncer leur présence par les colonnes d'eau que leurs évents font jaillir en l'air, à une grande élévation.

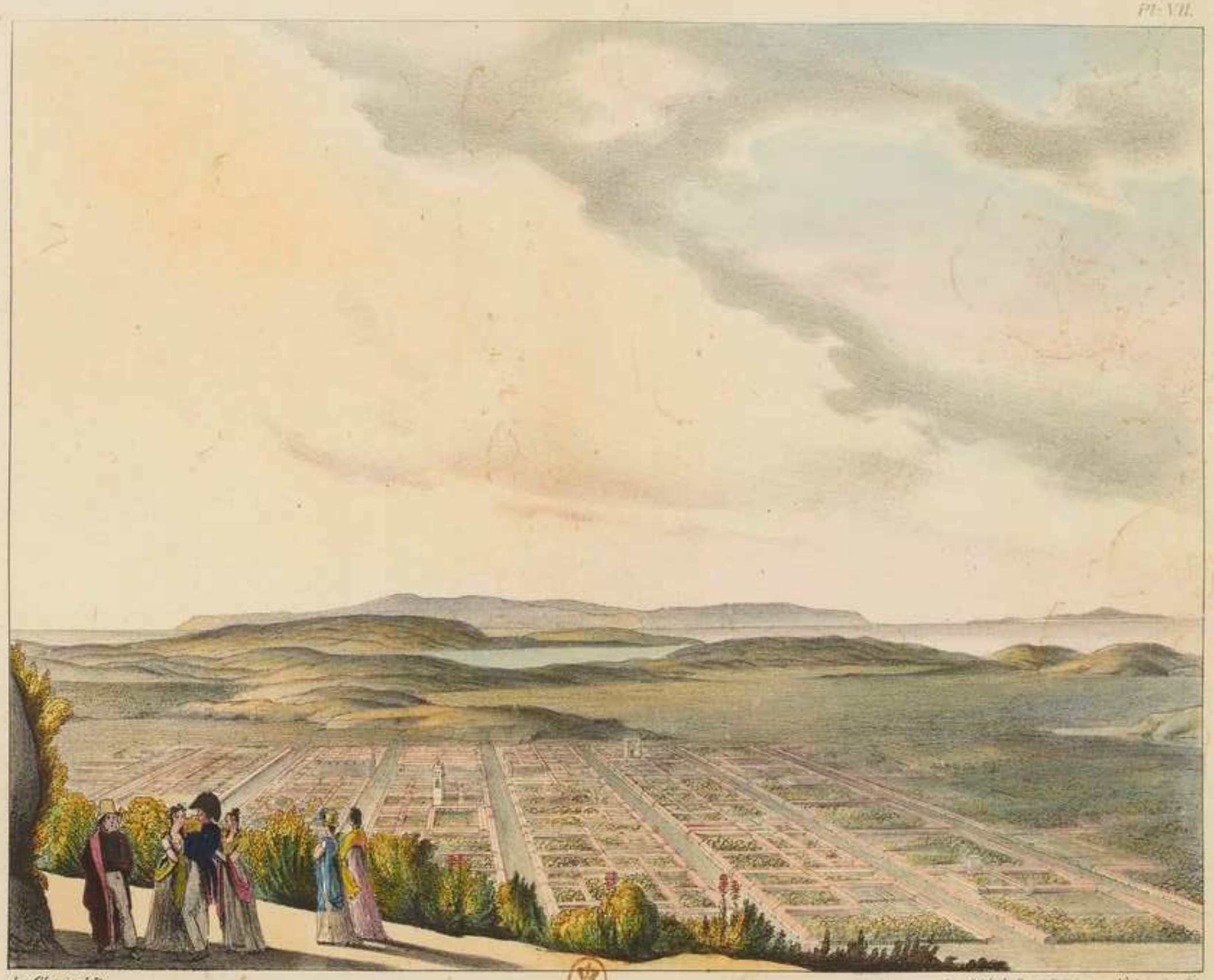
Les maisons de Talcaguana sont couvertes en tuiles rouges et creuses, comme on en voit dans plusieurs provinces de la France méridionale. Les Indiens sont ordinairement coiffés d'un bonnet de laine, et vêtus du poncho; c'est une grande pièce d'étoffe de laine, de forme carrée, qui est percée, au milieu, d'un trou par lequel la tête passe: cet habillement, plus commode qu'on ne le suppose, est chaud, et convient dans un pays dont le climat est plus froid que sa latitude ne le fait juger.

Pl VI.

L. Choris del.

Lith. de Bove dirigé par Neal et Cie.

Vue de la Ville de Talcaguano et du Port de la Conception (Chili)



L. Choris del.

Imp. Lith. de Bovie dirigée par Noël aîné et Cie

Vue de la ville de la Conception (Chili)

VUE DE LA VILLE DE LA CONCEPTION.

(CHILI.)

PLANCHE VII.

Autrefois la ville de la Conception était sur le bord de la mer, dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de Penco. Cette position fut abandonnée en 1751, parce que, pendant un tremblement de terre qui renversa une partie des maisons, la mer franchit ses bornes, et completta la ruine de cette cité. Les habitans choisirent, pour la rebâtir, une situation qui du moins les mettrait à l'abri du second fléau qui avait ravagé leurs demeures. Ils fixèrent leur choix sur un emplacement éloigné de trois lieues de la mer, et baigné par le Biobio. Cette ville nouvelle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Durant la guerre que le Chili a soutenue contre l'Espagne pour assurer son indépendance, la Conception a beaucoup souffert. Cette même ville, que je vis encore florissante en 1816, n'a présenté que des ruines au capitaine Hall, qui l'a visitée en 1820.

Déjà les esprits étaient inquiets quand nous arrivâmes dans ces contrées; le gouvernement espagnol, pour contenir les patriotes chiliens, avait fait bâtir le fort San-Miguel sur la hauteur qui domine la ville, et d'où le point de vue est pris.

Depuis que La Pérouse aborda les côtes du Chili, les femmes ont renoncé aux habillemens représentés dans l'Atlas du voyage de cet infortuné navigateur : elles sont vêtues avec autant d'élégance qu'en Europe; et, en rendant justice à leur beauté, on est obligé de reconnaitre qu'elles sont mises avec une recherche qui donne un nouvel agrément à leurs charmes.

Du point où le spectateur est placé, son œil embrasse toute l'étendue comprise entre la ville de la Conception et le grand Océan, que l'on voit

dans le lointain, de chaque côté de la langue de terre qui forme la baie: à droite, on distingue l'île de Quiquirine, et entre la ville et la baie, une campagne verdoyante.

VUE DES MONTAGNES DE BIOBIO,

PRÈS DE LA VILLE DE LA CONCEPTION.

(CHILI.)

PLANCHE VIII.

Les environs de la Conception déploient une richesse de végétation que l'on ne voit guères dans la partie septentrionale du Chili, et qui donnent une idée peut-être trop favorable de la fertilité de ce pays, quand on n'a vu que les cantons voisins de la baie de Talcaguana.

De jolies forêts de myrtes, et d'autres beaux arbrisseaux, parent les flancs des montagnes; celle qui s'élève dans le lointain, et se prolonge vers l'Est en s'abaissant, est celle de Biobio, qui porte le nom de la rivière dont les eaux viennent se jeter dans l'Océan, un peu au-dessus de sa base. A droite est le port San-Vicente, situé sur le revers de la langue de terre où est la ville de Talcaguana.

Des troupes nombreuses de perroquets verts et jaunes, au collier bleu, volent de toutes parts, et viennent s'abattre sur les tiges du *pitcairnia coarctota*, belle plante que son port fait aisément reconnaître pour appartenir à la famille des bromeliacées; ses tiges tortueuses et couchées à terre, ses feuilles épaisses et raides, lui donnent un aspect bizarre : les fleurs, d'un rouge éclatant, du Lobelia Tupa, sont d'un effet superbe dans le paysage. Du milieu des touffes de ces végétaux magnifiques qui parent les hauteurs arides, s'élancent des arbres de la famille des myrtes, si répandus au Chili. Tout autour croissent des amaryllis, des alstroemeria, et d'autres liliacées. Les lieux frais et humides offrent le *fuchsia coccinea*, joli arbrisseau qui est bien connu en Europe par ses fleurs écarlates.

Le Cheru del. Lith. de Bovet dirigé par Noel aîné.

Vue des Montagnes de Biobio près de la Ville de la Conception (Chili)

L. Choris del.t

Imp. Lith. de Bove dirigée par Neilamet et.t

Vue de l'isle de Pâques.

VUE DE L'ÎLE DE PÂQUES.

PLANCHE IX.

La surface de Vaïhou nommée île de Pâque par les Européens, s'élève en coteaux arrondis qui s'appuient contre des montagnes pyramidales. L'aspect de cette île située à une grande distance de toute autre terre, plaît à l'œil par la verdure fraîche qu'il y aperçoit. On croit voir jusque sur les flancs escarpés des collines, des champs cultivés et séparés par des clôtures en ligne droite; la diversité de leurs teintes produisait l'effet le plus agréable, et on y distinguait beaucoup de belles fleurs de couleur jaune.

Cette île singulière est dépourvue d'eau courante; il n'y croît pas un seul arbre. Le mûrier à papier ne s'élève qu'à la hauteur d'un arbrisseau, et fournit aux insulaires la matière première de leurs vêtemens : leur corps est tatoué. Ils cultivent la canne à sucre, le bananier, le tarro, les patates et d'autres racines.

Tous les navigateurs qui ont parcouru le grand Océan ont été bien accueillis par ces insulaires; nous espérions l'être également. Deux pirogues vinrent au-devant de nous, mais se tinrent à distance : les hommes qui les montaient nous regardaient avec méfiance, tout en nous offrant de loin des racines. La chaloupe du bâtiment et un canot se dirigèrent vers l'île : une foule considérable nous y attendait. C'étaient des démonstrations de joie, des cris à ne pas s'entendre. Nous voulons débarquer; ils s'y opposent, nous repoussent, nous poursuivent jusque dans l'eau, sans grand danger pour nous, car ils n'étaient pas armés. On s'éloigne du rivage, ils nous suivent à la nage en nous offrant à échanger des racines contre des morceaux de fer. La troupe restée à terre, nous assaillit d'une grêle de pierres; on leur tire des coups de fusil. Ceux qui nous entouraient s'éloignent : on débarque, aussitôt les Insulaires nous entourent; ils s'étaient barbouillés de rouge, de blanc et de noir, ce qui leur donnait

un air terrible; ils faisaient un bruit épouvantable. Nous avançons, ils nous jettent de nouveau des pierres; on les disperse à coups de fusil : on fait quelques pas dans l'île, et on reconnait l'exactitude de la description que La Pérouse en a faite.

Bien persuadés que les Insulaires refusaient absolument de nous recevoir, on les quitta, en leur laissant des couteaux, des ciseaux et d'autres objets, et l'on regagna le vaisseau. La plupart de ces sauvages étaient nus. Quelques-uns avaient des manteaux blancs, jaunes et oranges. Nous ne vimes qu'un seul homme armé d'une massue; nous n'aperçûmes que deux femmes, une d'elles nourrissait son enfant.

On apprit plus tard la cause de l'étrange conduite des Insulaires, qui avaient déjà repoussé d'autres navigateurs. En 1800, un scélérat, commandant un navire américain de New-London, profita de l'accueil amical qu'il reçut dans cette île pour en enlever plusieurs habitans des deux sexes, qu'il voulait transporter à l'île Juan-Fernandez, pour les y occuper à la préparation des peaux de phoques. Son espoir fut trompé. Au bout de trois jours ayant défait les liens de ces infortunés, tous se jetèrent à la mer.

DÉBARQUEMENT A TRAVERS LES RÉCIFS

DE L'ILE ROMANZOV.

PLANCHE X.

Le grand Océan équinoxial renferme un grand nombre d'îles, dont la forme est très remarquable. On peut les considérer comme les sommets de hautes montagnes qui s'élèvent du fond de la mer; en jetant la sonde autour de leurs rivages, on ne trouve pas de fond. La surface du rocher qui leur sert de base est couverte d'eau. Sa circonférence est bordée d'une large digue de récifs qui de mer basse atteignent le niveau de la mer, et qui soutiennent des bancs formés par le sable que les vagues y jettent

L. Choris del. Lith. de Rovo

Débarquement à travers les Récifs de l'Isle de Romanzoff.

du côté du vent, et sur les angles saillans de la circonférence. Des récifs et des îles entourent ainsi un bassin intérieur ou une lagune. Quand la montagne a un circuit peu étendu, le bassin est plein d'eau; alors il n'y a qu'une île au lieu d'un groupe d'îles.

Ce fut d'abord à l'île Romanzov que M. A. de Chamisso, naturaliste de l'expédition put étudier la manière dont ces îles singulières ont été produites. Il en a donné une explication très ingénieuse, et en même temps constatée sur l'observation : nous la lui avons empruntée. Les journaux anglais lui ont attribué à tort un mémoire du Dr. Eschscholtz sur le même sujet; ce qui est d'autant plus singulier que M. de Chamisso combat dans plusieurs de ses *remarques* et de ses *vues générales*, les opinions reproduites par ce savant, qui était le médecin de l'expédition. *

L'île Romanzov est petite. L'enceinte de madrepores ou de corail d'un rouge éclatant a près de trois pieds de haut; lorsque les vagues s'y brisent, elles la couvrent entièrement. Le sable que l'on trouve plus loin s'élève de six à neuf pieds, il est d'une blancheur éblouissante, soutient la couche de terre végétale qui a de deux pouces à un pied de profondeur. La digue est interrompue dans plusieurs endroits du côté de l'île situés sous le vent; dans les grandes marées la mer pénètre probablement dans l'intérieur de l'île. L'eau de pluie qui remplissait plusieurs cavités, était douce. Nous avons rencontré des espèces de citernes creusées par la main des hommes, des cabanes délabrées, une vieille pirogue; enfin des traces de feu; ce qui indiquait que cette terre déserte est quelquefois visitée par des habitans d'autres îles du grand Océan.

L'aspect verdoyant de l'île Romanzov est extrêmement agréable. Cependant le nombre des végétaux que l'on y a trouvés est très borné; mais ils forment un taillis touffu au-dessus duquel les cocos s'élancent, et où le vaquois se distingue par sa forme singulière.

Cette île n'était encore marquée sur aucune carte; nous étions donc en droit de lui imposer un nom, et nous n'en pouvions choisir de plus convenable que celui de l'homme généreux qui avait conçu

* Voyez *Appendice du Voyage de Kotzebue* (en allemand), tome III, pages 31 et 106.

le plan de notre expédition, et qui en avait si libéralement fait tous les frais. M. le comte de Romanzov est mort en 1825, laissant une mémoire chérie et vénérée.

ENTREVUE AVEC LES HABITANS DES ILES PENRHYN.

PLANCHE XI.

Les iles Penrhyn forment un groupe qui appartient aux iles de corail, elles sont habitées. Depuis le capitaine anglais Sever qui les découvrit en 1788, aucun navigateur européen ne les avait visitées lorsque nous y abordâmes. Les insulaires sont grands et bien faits : ils ne se tatouent pas; mais quelques-uns ont la poitrine et leur dos découpés d'entailles profondes, qui se croisent régulièrement, et qui avec leurs longs cheveux en désordre leur donnent un air farouche.

Notre navire ne tarda pas à être entouré de pirogues; quelques-unes portaient jusqu'à vingt hommes : dans chacune il y avait un vieillard, dont le cou était orné d'une feuille de palmier, il tenait de la main gauche une branche de cet arbre chargée de fruits. Ces insulaires entonnèrent une chanson sur un air mélancolique et ne s'approchèrent que lorsqu'elle fut finie. Ils ne témoignèrent aucune crainte; mais ils ne montèrent pas à bord.

Probablement le mûrier à papier ne croît pas aux iles Penrhyn, car les hommes n'ont d'autres vêtemens qu'un paquet de filamens qui entourent la base des feuilles de cocotier; ils s'en enveloppent les organes sexuels, et le soutiennent autour des hanches par un cordon; quelquefois ils ont une chétive natte sur les épaules. Les femmes ne portent qu'une ceinture de bandes d'écorce pendantes.

L. Choris del.

Lith. de Bouc dirigé par Noël aîné et Cie

Entrevue avec les habitans des Iles Penrhyn

L. Choris. Lith. de E. Neveu

Vue dans les Iles Radak

(avec l'arbre à pain Artocarpus incisa)

VUE DANS LES ILES RADAK,

ASPECT DE L'ARBRE A PAIN.

PLANCHE XII.

Les îles Radak forment une véritable chaîne de figure ovale, dont les anneaux composés d'enceintes de corail, sont unis entre eux par des récifs de même nature.

L'aspect de ce singulier archipel est extrêmement agréable par la belle végétation qui le couvre. Les insulaires dressent leurs cabanes à l'ombre des arbres à pain, dont le fruit est leur principale nourriture. Le baquois dont la forme est si bizarre; le cocotier dont la tige élégante et svelte s'élance majestueusement dans les airs, ajoutent aux moyens de subsistance des habitans. Les grandes fougères et d'autres plantes particulières aux régions équinoxiales couvrent la surface du sol.

Aucun navire européen n'avait pénétré dans les bassins qu'entourent les îles Radak ; le *Rurik* entra dans plusieurs. L'accueil amical que nous firent les habitans nous permit de tout observer à loisir.

ILES RADAK

(COCOTIERS.)

PLANCHE XIII.

L'aspect de tous les groupes qui forment l'archipel Radak est d'une uniformité fatigante. Quand on les voit de la mer, si le cocotier n'élève pas sa tête au-dessus des autres végétaux, on devine difficilement la présence de l'homme. Cet arbre si connu et qui répand ses bienfaits sur toutes les terres des régions équinoxiales, voisines de la mer, forme la masse principale de la végétation dans toutes les îles Radak qui sont habitées; son fruit tombé même sur le sable, et abandonné aux soins de la nature, ne tarde pas à

germer, et bientôt le jeune cocotier déploie ses belles feuilles qui ressemblent à des touffes de panaches verdoyans.

Les îles Radak ne brillent point par la quantité de végétaux qu'elles produisent; mais le petit nombre est compensé par les qualités intéressantes de plusieurs plantes : à côté du cocotier, s'élève l'arbre à pain, qui, cependant, n'est pas très commun. On tire parti de son bois comme de son fruit; il sert à faire les quilles des pirogues; le reste de la carcasse est construit en planches d'arbres flottés que la mer jette sur le rivage. Ces planches sont cousues avec des cordons de bourre de coco. On calfate les intervalles avec des feuilles de baquois.

ILES RADAK.

(BAQUOIS. — *Pandanus odoratissimus.*)

PLANCHE XIV.

La plante la plus utile des îles Radak est le baquois des îles du Grand-Océan, nommé *Pandanus odoratissimus*, par les botanistes. Ce végétal, dont l'aspect est fort singulier, ressemble, par ses feuilles, à l'ananas, mais il est bien plus grand, puisqu'il s'élève à la hauteur d'un fort arbrisseau. Sa tige produit, vers la base, plusieurs jets qui vont s'enraciner dans la terre et forment autour du pied principal comme autant d'arcs-boutans. On le trouve dans plusieurs endroits de l'Inde et jusqu'en Arabie; ses fleurs répandent une odeur très agréable; les femmes aiment à s'en parer.

Il croît naturellement dans le sable le plus aride, dans les lieux où la végétation commence, et fertilise le sol par les feuilles nombreuses dont il le jonche : il abonde dans les enfoncemens humides des îles les plus fertiles. On ne savait pas, avant le voyage du *Rurik*, que la culture lui faisait produire des fruits exquis. Les insulaires de Radak propagent par des marcottes les meilleures variétés.

Par sa facilité à croître dans les terreins sablonneux, le baquois forme souvent le premier plan des massifs de verdure de cet archipel. On voit fré-

L. Choris del.

Imp. Lith. de Bove dirigée par Noel aine lith.

Vue des Iles Radak sous l'aspect du Vaquois (Pandanus odoratissimus.)

L. Choris delt. Imp. Lith. de Bove, dirigée par Noël maitre

Vue des îles Radak avec les Palmiers de Cocos.

quemment sur le sable, près de ses racines, les nombreux coquillages que la mer laisse en se retirant, et les touffes de corail, véritable végétation animale qui sert de base à la structure de ces îles. A travers son feuillage on aperçoit les pirogues à balancier des insulaires; bâtimens légers qui ont jusqu'à trente pieds de longueur, et qui naviguent à l'aide d'immenses voiles latines.

Dans les régions équinoxiales, la haute mer et les plages maritimes sont fréquentées par le paille-en-queue, oiseau aquatique dont la couleur blanche se détache bien sur l'azur immuable du ciel de ces climats.

ILES RADAK.

VUE DANS L'INTERIEUR.

PLANCHE XV.

Les maisons des insulaires ne consistent qu'en un toit posé sur quatre piliers bas; le sol est couvert d'une natte; on peut seulement se tenir assis dans ces habitations; on pénètre en grimpant dans l'étage supérieur où l'on tient le mobilier; on dort là, ou bien dans l'appartement inférieur ou dans de petites cabanes en forme de tentes ouvertes aux deux extrémités; les toits sont en feuilles de cocotiers et de baquois; le sol est formé d'une couche de débris très menus de corail et de coquillages ramassés sur le bord de la mer. Une seule natte grossière sert de lit, un bloc de bois tient lieu d'oreiller.

L'ameublement consiste dans un panier qui renferme des écales de coco vides, dans lesquelles on conserve de l'eau que l'on boit. Les maisons sont construites à l'ombre des cocotiers et des baquois, qui répandent tout à l'entour un ombrage agréable.

Comme le fruit du baquois fait la base de la subsistance des insulaires, ils en retirent la pulpe et la font sécher dans de petits bâtimens composés de plusieurs étages de planches très élevées au-dessus du sol, afin que les rats ne puissent y atteindre.

Les habitans de Radak ne sont ni de très grande taille, ni très robustes; mais quoique minces, ils sont bien faits et bien portans; il parait qu'ils parviennent à un âge avancé sans éprouver d'infirmités. Leur teint est très foncé. Hommes et femmes portent les cheveux longs. Ils les tiennent très propres et les nouent élégamment par derrière; ceux des enfans flottent en boucles. Les hommes laissent croitre leur barbe qui est longue sans être très épaisse. A force de mâcher le fruit dur et fibreux du baquois, leurs dents se gâtent; celles de devant sont souvent cassées. Tous ces insulaires ont le lobe de l'oreille percé, pour y faire passer une feuille de baquois roulée.

Le tatouage diffère suivant le sexe; les hommes ont la poitrine, le dos et le ventre tatoués; chez les femmes, ce singulier ornement s'imprime seulement sur le haut de l'épaule et sur les bras.

L'habillement des hommes consiste en une ceinture de fibres d'écorce qu'accompagne souvent une petite natte carrée en guise de tablier. Les femmes portent deux longues nattes fixées sur les hanches par un cordon; les filles nubiles ont un petit tablier. Des colliers de dents d'animaux, de coquillages, de morceaux d'écales de coco, des guirlandes de fleurs et de coquillages, des plumes de paille-en-queue et de frégates, et des bracelets de coquillages complètent la parure.

VUE DES ILES RADAK.

PLANCHE XVI.

Les insulaires de Radak ont amélioré par la culture le fruit du baquois. Ils le mangent cru et cuit. Ils creusent en terre de grands trous où ils allument du feu; quand le bois est réduit en braise, ils la retirent, garnissent le trou de feuilles, y posent les fruits et les recouvrent de feuilles sur lesquelles ils placent le brasier. Au bout de deux heures, le fruit est parfaitement cuit.

Dans plusieurs iles du Grand-Océan, nous avons vu ce même procédé être employé pour faire cuire même de gros animaux. Leur chair en acquiert un goût succulent que les procédés usités en Europe ne sauraient donner.

Choris del.t

Imp. Lith. de Bouchongie par Nid. n.° 10

Vue dans les îles Radak

Iles Pandah

L. Choris del.

Imp. Lith. de Bovinet dirigée par Noel et Sc.

Vue dans les îles Sandwich

VUE DANS LES ILES SANDWICH.

PLANCHE XVII.

L'ILE d'Ovaïhi est très haute : les pentes de ses montagnes se prolongent jusque sur le bord de la mer. Le sommet des deux principales est couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année. Dans la partie sud-est de l'île s'élève un volcan qui est encore en activité, et qui vomit assez souvent des torrens de laves, et des pierres incandescentes. Les insulaires y ont placé le séjour de plusieurs divinités terribles. Les tremblemens de terre y sont assez fréquens.

Les hauteurs sont généralement claires pendant la nuit et dans la matinée : vers midi, les vapeurs viennent s'y arrêter ; les nuages qu'elles produisent, s'abaissent le soir sur toute l'île qu'elles cachent ; vers minuit, elles se dissipent.

Presque partout, les pentes des collines les plus voisines de la mer paraissent nues et brûlées du soleil. Quelques cantons y sont propres à l'agriculture, la plupart sont tapissés d'une herbe jaunâtre. A une grande hauteur, mais au-dessous des nuages, commence la région des forêts ; l'œil n'atteint qu'avec peine la cime chauve des montagnes. Le rivage offre une suite non interrompue de villages et de hameaux environnés de champs verdoyans, et dont les maisons sont entremêlées de nombreux groupes de cocotiers et de bananiers. Des vallées larges et fertiles ou des ravins étroits conduisent, du bord de la mer, aux plus hautes cimes.

La douceur du climat permet aux habitans de passer une partie de leur temps, en plein air, devant l'entrée de leurs maisons. Actifs et industrieux, ils préparent l'écorce du mûrier à papier et de plusieurs autres plantes, pour en faire les étoffes dont ils se vêtissent. Ils creusent, dans le tronc d'un grand mimosa, des pirogues de la plus grande dimension. Instruits et aidés par les charpentiers européens, ils ont construit des navires qui ont effectué de longs voyages maritimes ; eux-mêmes

formaient une partie de l'équipage. Les vallées sont très bien cultivées; les insulaires y élèvent des digues pour retenir les eaux qui leur servent à arroser leurs champs.

ILES SANDWICH.

PLANCHE XVIII.

Ce fut en 1778 que Cook découvrit les iles Sandwich; l'année suivante, ce grand navigateur fut tué dans une dispute survenue inopinément avec les habitans d'Ovaïhi. Ils l'avaient adoré comme un dieu, ils honorent encore sa mémoire.

Cook avait prévu que la position avantageuse des iles Sandwich, entre l'Amérique et l'Afrique, les rendrait, par la suite, un point de communication très important. En effet, depuis qu'un grand commerce s'est établi, entre l'Europe et la côte nord-ouest de l'Amérique, Ovaïhi est devenue le lieu de relâche des navires qui parcourent ces mers; plusieurs Européens s'y sont établis.

Ainsi aucun sentiment de surprise ne se manifesta, lorsque *le Rurik* laissa tomber l'ancre dans la baie Tirititatéa; mais des bruits fâcheux pour nous avaient été répandus sur le but de notre expédition; les insulaires nous supposaient l'intention de nous emparer de leur pays. Tammeamea qui régnait alors, nous reçut froidement; mais quand il eut été instruit de la vérité, il nous combla d'attentions. A l'audience qu'il nous donna, tout se passa avec une gravité et une solennité dont nous n'avions pas encore vu d'exemple dans les îles du Grand Océan. Il était facile de reconnaitre que la civilisation avait déjà fait de grands progrès à Ovaïhi. Tammeamea jaloux de faire jouir son pays des avantages que la nature lui avait accordés, s'occupait sans cesse de tout ce qui pouvait lui être utile. Cet homme extraordinaire est mort en 1819. Ses efforts n'ont pas été perdus.

A gauche de la baie où *le Rurik* était mouillé, on voit les maisons des insulaires ombragées par des cocotiers et des bananiers; à droite s'élève un temple devant lequel sont dressées les images informes des divinités de ces iles.

L. Choris del. Imp. lith. de Bove dirigé par Nolet.

Entrevue de l'Expédition de M. Kotzebue, avec le Roi Tammeamea, dans l'île d'Ovayhi.
(Îles Sandwich.)

L. Ouvrie.

Imp. Lith. de Bouc dirigée par Nid aîné R.Cte

Vue de la baie d'Avatcha au Kamtchatka

PORT SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL,

AU KAMTCHATKA.

PLANCHE XIX.

Nous arrivâmes le 29 juin 1816 dans la baie d'Avatcha, nous en sortîmes le 18 juillet : à peine y remarquait-on les premiers simptômes du printemps; les fleurs qui l'annoncent ne faisaient que d'éclore; la neige fondait sur les montagnes boisées qui environnent la baie; elles verdirent peu-à-peu; les premières roses s'épanouirent à l'instant de notre départ, et la neige couvrait encore les montagnes et entourait la base des hautes pyramides volcaniques qui s'élancent de tous côtés.

Cependant la baie d'Avatcha est à la même latitude que le pays situé entre Hambourg et Berlin. Le port St.-Pierre et St.-Paul où nous étions mouillés, en fait partie; il paraît que l'influence de la température de la mer ne s'y fait sentir que très faiblement. Dans les environs, les arbres sont peu nombreux; ce sont des bouleaux tortus, des pins cembro, des sorbiers des oiseaux, des aunes blancs et quelques saules nains. Le bois de charpente est tiré de l'intérieur de la presqu'île.

Favorisée par un terreau noir et gras, et par l'humidité, la végétation déploie de la richesse dans les herbes et les plantes basses; une belle verdure tapisse la surface du terrein et l'on y aperçoit de jolies fleurs. Les rhododendrons, des chèvrefeuilles, des spiræa, des rosiers et diverses plantes alpines, embellissent les flancs des montagnes.

Les volcans du Kamtchatka sont nombreux et en pleine activité. C'est un spectacle singulier que celui de la fumée de ces fournaises souterraines, au milieu de la neige qui les entoure.

Des coups de vent fréquens soulèvent les flots de la mer voisine; le port de Saint-Pierre et Saint-Paul est préservé de la houle par une langue de terre sablonneuse: c'est là que les Kamtchadales font sécher les poissons, qui sont leur principale nourriture et celle de leurs chiens, seuls animaux domestiques qu'ils possèdent.

VUE DE L'ILE SAINT-PAUL

DANS LA MER DU KAMTCHATKA.

PLANCHE XX.

L'ILE St.-Paul située dans la partie orientale de la mer du Kamtchatka, offre un aspect bien triste. Sa surface est composée de collines basses qui diminuent graduellement en descendant vers la mer; la côte est assez découpée; les terres s'avancent tantôt en promontoires, tantôt en longues presqu'îles. Des récifs se prolongent jusqu'à une certaine distance en mer, et ne sont pas sans danger pour les navigateurs. On rencontre, en plusieurs endroits du rivage, des amas de débris volcaniques. On a vu quelquefois des flammes s'élever de la superficie des flots, dans le voisinage de St.-Paul. Tout, dans ces parages, annonce l'existence de volcans encore très actifs.

On n'aperçoit, sur les rochers et les collines de St.-Paul, que des lichen bruns ou jaunâtres; les lieux arrosés par l'eau de neige fondue, sont couverts de mousse ou de quelques maigres carex : aucune source ne jaillit du sein de la terre. Les plantes de la région arctique peuvent seules végéter sur cette terre désolée; toutes y rampent à la surface du sol.

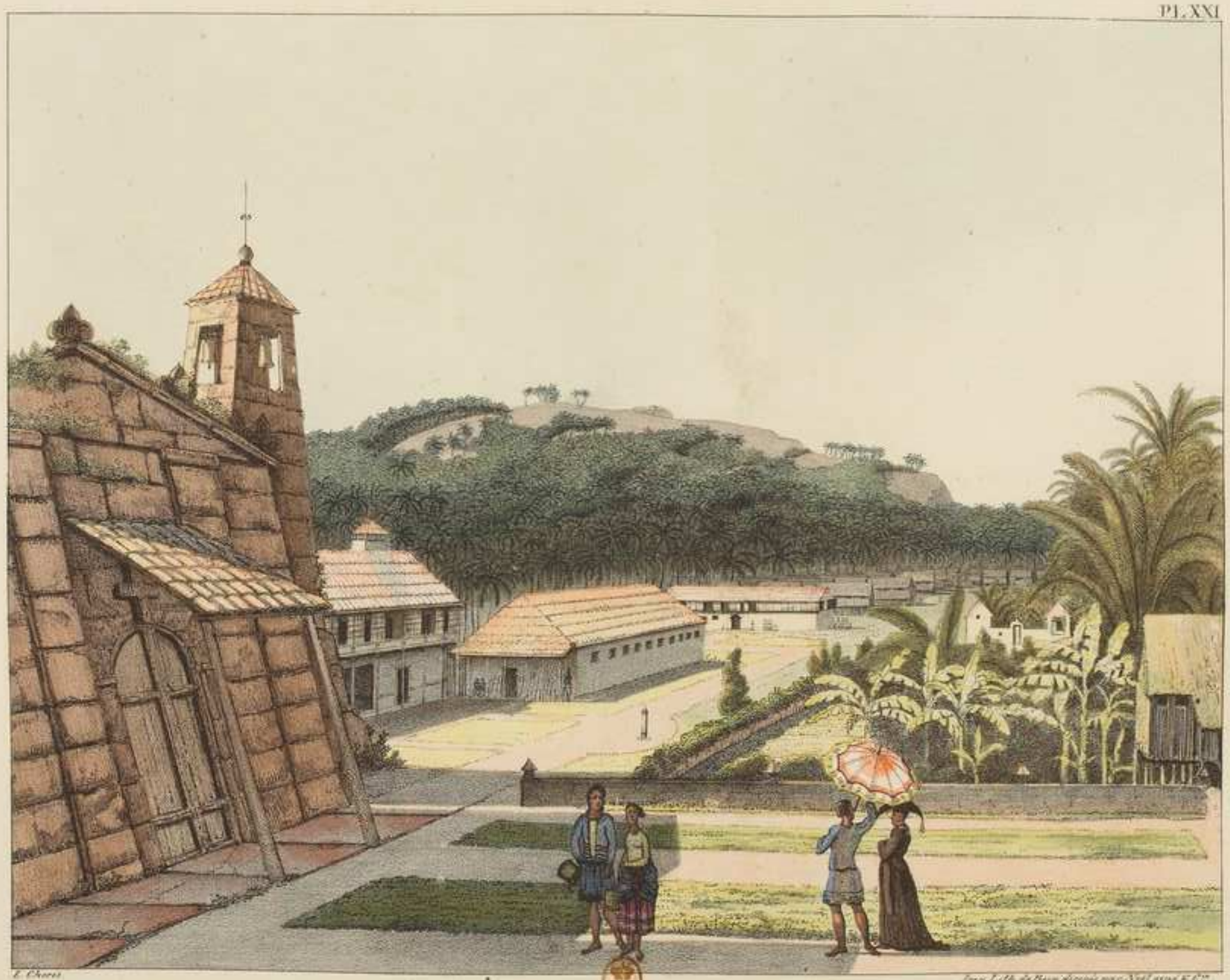
Avant que les Russes fissent la découverte de cette île et de celle de St.-George qui en est voisine, mais plus haute et plus petite, les peuples voisins ne les connaissaient pas; elles servaient de refuge et de demeure aux tribus innombrables des mammifères et des oiseaux aquatiques. Parmi les premiers, les plus communs sont les lions marins, grande espèce de phoques, qui viennent encore en troupes nombreuses se réunir sur le rivage; ils sont de couleur brune, les femelles sont presque jaunes.

Des paquets énormes de fucus, ballotés par les vagues, sont remplis de toute sorte de petits animaux marins qui font la nourriture d'une espèce de macareux (*mormon glacialis*); elle diffère, par son bec qui est plus haut, de celle que Buffon a décrite.

Des Russes qui commandent à des Aléoutiens, se sont établis à St.-Paul et à St.-George. Les Aléoutiens, vêtus de leur robe faite des intestins desséchés et bien cousus du lion de mer, et la tête coiffée de leur chapeau orné des moustaches de ce même phoque, vont, dans leurs baïdars, à la poursuite des animaux que la mer nourrit.

Choris del. Imp. Lith. de Deve dirigée par Noel aîné & Cie

Vue de l'île de St Paul dans la mer de Kamtchatka (avec des lions marins)



Vue de la Ville d'Agaña (Iles Marianes)

VUE DE LA VILLE D'AGAÑA.

(ÎLES MARIANES.)

PLANCHE XXI.

Agaña est la capitale de l'île de Guaham : c'est là que réside le gouverneur des Marianes. Cette ville, qui mérite plutôt le nom de village, est située dans une jolie plaine, à une centaine de pas du bord de la mer. A droite et à gauche, s'élèvent des forêts de cocotiers. Dans le sud, de grands rochers bornent l'horizon. Leur sommet est couvert d'arbres majestueux qui ombragent une partie de la ville, et lui donnent un aspect pittoresque. Un maigre ruisseau qui la traverse, fournit de l'eau à la population. Les maisons forment une rue régulière.

Il n'y a que sept à huit maisons bâties en pierres, toutes occupées par des officiers du gouvernement : elles sont entourées d'une galerie extérieure, dont les ouvertures se ferment par des treillis en nacres de perles, qui remplacent les vitres; les fenêtres du corps-de-logis ne sont pas non plus vitrées.

Dans la partie orientale de la ville, on voit une grande église et un couvent. Tout le clergé ne consiste cependant qu'en deux moines, qui sont de race malaie. Les murs de l'église forment un angle oblique avec le sol, afin de pouvoir mieux résister aux fréquentes secousses des tremblemens de terre.

A côté de l'église, on aperçoit le palais du gouverneur, et plus loin, le corps-de-garde. De l'autre côté de la rue, au milieu de bocages de bananiers, on distingue les maisons des habitans que l'on nomme Indiens : elles sont en bambous, et supportées par de gros piliers en bois, hauts de trois à quatre pieds. Le plancher est en bambous fendus, ce qui les rend très fraîches. On retrouve ce mode de construction dans tout l'archipel oriental de l'Asie.

Les tremblemens de terre ne sont pas le seul phénomène désastreux qui désole les Marianes. Tous les vingt ans à-peu-près un vent violent du sud-

ouest soulève les flots de la mer à un tel point, que la ville est inondée, et que les habitans sont obligés de fuir dans les montagnes. Les maisons en pierre résistent seules aux ravages du débordement; toutes les cases en bambous sont anéanties.

La race des anciens insulaires n'existe plus. La population actuelle est issue d'habitans des Philippines et du Mexique. Quand nous arrivâmes en vue de Guaham, il se passa long-temps avant que nous vissions un canot se détacher de terre, pour s'avancer vers nous. Quelle différence lorsque Magellan découvrit les Marianes en 1520! en un instant, ses vaisseaux furent entourés des pirogues des insulaires. Mais l'aspect enchanteur de ces îles n'a point changé, et encore aujourd'hui, on s'y promène avec délices sous l'ombrage frais de leurs beaux arbres.

VUE DE LA VILLE DE MANILLE.

(ÎLES PHILIPPINES.)

PLANCHE XXII.

Manille, capitale de l'île de Luçon, la principale des îles Philippines, est située sur une baie vaste, profonde et sûre. Vue de la mer, cette ville se présente très avantageusement.

L'entrée du port est à gauche du spectateur, et marquée par un phare. Il est formé par l'embouchure d'une rivière, qui se partage en plusieurs bras. Sur sa rive gauche est le quartier des Malais et des Chinois. Les premiers forment la population d'une partie des Philippines; les derniers sont venus s'établir à Luçon, où, comme les Malais, ils sont bateliers et pêcheurs; ils cultivent aussi la terre. Ce sont eux qui fournissent Manille de plantes potagères: il y en a aussi qui font le commerce, et qui sont très riches. Quand leur fortune est faite, ils retournent dans leur pays, et sont remplacés par d'autres de leurs compatriotes, qui suivent leur exemple.

L. Choris

Imp. Lith. de Rosse et Engrd par Noel aîné R.t

Vue de la Ville de Manille (Iles Philippines)

L. Choris

Imp. Lith. de Bovo dirigée par Noel aîné & Cie

Vue de la Ville du Cap de Bonne Espérance

Sur la rive droite du fleuve est la ville de Manille, entourée de fortifications en pierres. Au-dessus des murs s'élèvent les toits des maisons et les clochers de plusieurs églises.

La rivière de Manille est assez profonde pour de gros vaisseaux. A son embouchure, il y a un banc, sur lequel, aux pleines et aux nouvelles lunes, l'eau monte à quatorze pieds. C'est autour de ce banc, que se rassemblent les pêcheurs, et toujours ils tirent leurs filets bien remplis.

La baie de Manille est constamment fréquentée par des prôs, espèce de navire à voile qui est en usage chez les peuples malais, et qui marche avec une grande vitesse. Ces prôs servent de paquebots entre Manille et Cavite, petite ville située sur la baie, et où se trouve l'arsenal de la marine.

VUE DE LA VILLE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

PLANCHE XXIII.

Le 30 mars 1818, à midi, le *Rurik* doubla le cap de Bonne-Espérance; le 31, à une heure après minuit, il laissa tomber l'ancre dans la baie de la Table. Elle a reçu son nom de la montagne qui occupe le milieu du tableau, et qui elle-même a été ainsi nommée d'après son sommet applati. A droite, on voit la croupe du lion; à gauche, la montagne du Diable.

Sur le bord de la baie, et dans un large ravin qui se prolonge au pied de la montagne de la Table, on voit la ville du Cap, rendez-vous de tous les étrangers qui vont de l'Europe dans les mers au-delà du cap de Bonne-Espérance, ou qui retournent dans cette partie du monde. On y rencontre des hommes de toutes les nations, de toutes les couleurs. C'est un séjour qui a du charme pour tous; en effet, les uns y trouvent le repos après une navigation longue, fatigante et souvent périlleuse; d'autres y viennent rétablir leur santé, altérée par les chaleurs excessives de l'Indoustan; cependant l'Européen qui retourne dans sa patrie, quitte avec plaisir cette extré-

mité australe de l'Afrique, quand il a satisfait sa curiosité en parcourant ce bout de la terre, où la civilisation a fait des progrès au milieu des peuples sauvages qui l'habitent.

ILE DE SAINTE-HÉLÈNE.

PLANCHE XXIV.

Nous n'avons vu que de loin l'île de Sainte-Hélène, devenue si fameuse de notre temps. Le capitaine voulait y passer un jour, afin d'y acheter des vivres frais pour son équipage. Il desirait aussi se charger des paquets que le comte Walleman, commissaire de l'empereur de Russie près du prisonnier des quatre puissances de l'Europe, aurait à faire passer à son souverain. Un officier anglais, envoyé par le brig de guerre qui visitait tous les navires se dirigeant vers Sainte-Hélène, nous dit que, le lendemain, nous pourrions mouiller sur la rade, après que le brig aurait fait les signaux nécessaires. Le 25 mai, on s'approcha de terre: trois coups de canon à boulet nous forcèrent de nous éloigner; cependant nous avions déployé notre pavillon, et un second officier était venu à bord nous assurer qu'il y avait eu méprise. On amena le pavillon, et on continua le voyage, en passant à l'est de ce rocher perdu au milieu de l'Océan. Alors le sommet de tous les points culminans des falaises qui le bordent était garni de télégraphes qui signalaient les mouvemens de tous les navires qu'ils apercevaient.

FIN.

L. Charit.

Imp. Lith. de Bouc dirigée par Nat aux R.Cie

Ile de Ste Hélène

VUES ET PAYSAGES

DES

RÉGIONS ÉQUINOXIALES,

RECUEILLIS

DANS UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR LOUIS CHORIS,

Pouvant servir de suite au Voyage Pittoresque autour du Monde.

EN SIX LIVRAISONS,

Composées chacune de quatre Planches.

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE DESCRIPTION DES PLANCHES.

6

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ :

L'AUTEUR, RUE NEUVE-DE-SEINE, N° 68;
JULES RENOUARD, RUE DE TOURNON, N° 6;
TREUTTEL ET WURTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;
MÊME MAISON, A LONDRES ET A STRASBOURG;

ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTE FEUILLE, N° 23;
MAZE, RUE DU COLOMBIER, N° 9;
BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60;
MÊME MAISON, A LONDRES.

M. DCCC. XXVI.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARENCIÈRE, N. 5.